

ARTICLE V.

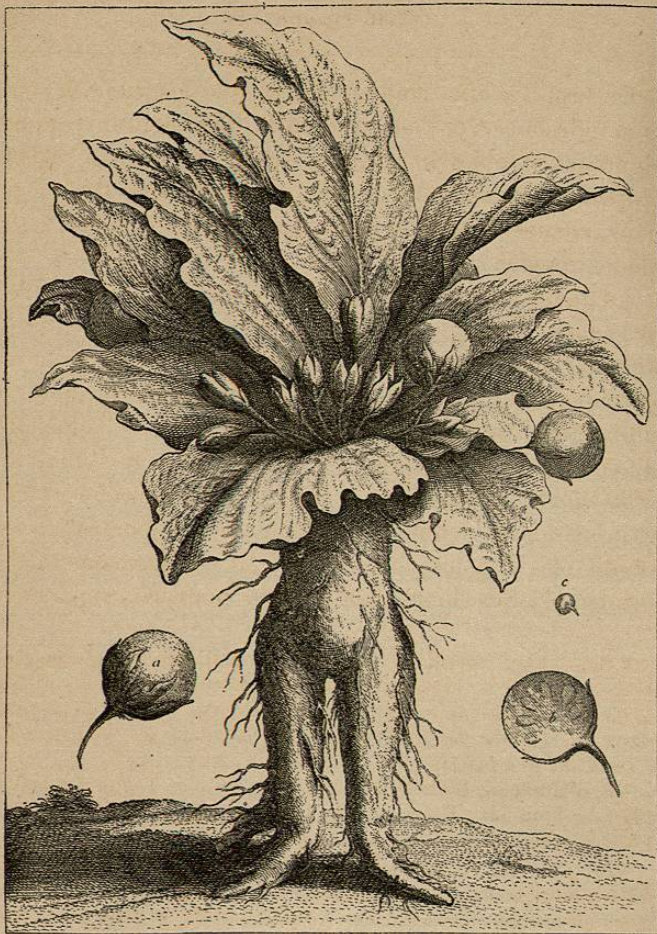
LES MANDRAGORES DE RUBEN.

La Genèse nous raconte qu'un jour l'aîné des fils de Jacob, Ruben, étant encore enfant, trouva dans les champs de la Mésopotamie des *dudaïm* et les apporta à sa mère Lia. Rachel, ayant vu ces *dudaïm*, en eut envie et réussit à se les faire donner par sa sœur¹. Ces *dudaïm*, nous dit M. Reuss, sont les « fruits de la mandragore printanière, auxquels l'antiquité attribuait une vertu prolifique. Rahel (Rachel) veut en manger pour avoir des enfants². » C'est ainsi que nous trouvons déjà dans le premier livre de Moïse la croyance aux vertus superstitieuses attribuées à cette plante, comme l'assure l'auteur de la *Bibliothèque magique*³.

¹ Gen., xxx, 14-15.

² *L'histoire sainte et la loi*, t. 1, p. 393. Notons ici que cette explication est inexacte, car absolument rien n'indique qu'il s'agit de fruits. Bohlen avait traduit *Liebesäpfel* (*Genesis*, p. 296). M. Reuss traduit aussi dans le texte « pommes d'amour, » en ayant soin seulement de remarquer qu'il ne s'agit pas de tomates, mais des fruits de la mandragore. C'est faire dire à la Bible ce qu'elle ne dit pas.

³ G. C. Horst, *Zauberbibliothek*, 6 in-8°, Mayence, 1821-1826, t. IV, p. 53 ; cf. t. VI, p. 283. — Il y a des auteurs qui ont imaginé que les *dudaïm* étaient le fruit qui avait séduit Ève. Voir Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, au mot *Mandragore*, édit. Migne, t. III, col. 317. — M. G. Perrot a supposé, mais sans vraisemblance, que la mandragore est figurée sur des monuments héthéens, *Histoire de l'art*, t. IV, p. 636 ; Id., *Exploration archéologique de la Galatie*, p. 332-334.



121. — La mandragore avec ses fleurs et son fruit.

a. Fruit de la mandragore. — b. Coupe du fruit. — c. Graine de la mandragore.

On croit en effet communément que les *dudaïm* sont la mandragore¹ et l'on explique le nom hébreu comme signifiant plante d'amour. Les Arabes l'appellent *toffah el-djin* ou pommes du diable², *yabrouh*, etc. Il n'existe dans aucune langue sémitique, autre que l'hébreu, de plante appelée *dudaïm*.

La mandragore (Figure 121) appartient à la famille des solanées et touche de près à la belladone. Elle a une longue racine fusiforme, épaisse, quelquefois divisée en deux pointes fourchues, ce qui l'a fait comparer tantôt à un homme, tantôt à une femme³. Pythagore l'appelait, dit-on, anthropomorphe⁴, et Columelle la qualifiait de *semihomo*⁵. On a même distingué la mandragore mâle et la mandragore femelle. Elle pousse ses feuilles, assez semblables à celles de la laitue, au commencement du printemps. Ses fleurs, couleur de pourpre, rappellent

¹ Gen., xxx, 14-16. — Notre mot mandragore vient du grec *μανδραγόρας*, qui est le nom d'un médecin de qui la plante aurait tiré sa dénomination, d'après Letronne, *Mémoire sur l'utilité qu'on peut retirer de l'étude des noms propres grecs*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1851, t. xix, part. 1, p. 51.

² B. d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot *Toffah*, La Haye, 1778, t. iv, p. 524; Thomson, *The Land and the Book*, 1881, p. 240. Le nom arabe ordinaire est *يبروح*, *yabrouh*.

³ Seetzen, qui l'a vue au Carmel, dit : « Ich sahe etliche von ihren schwarzen knolligen Wurzeln welche einigermaassen die Form eines monströsen menschlichen Körpers hatten. » *Reise durch Syrien*, t. II, Berlin, 1854, p. 98.

⁴ Dioscoride, *De materia medica*, iv, 76, édit. Kühn, *Medicorum Græcorum opera*, t. xxv, Leipzig, 1829, p. 570.

⁵ Columelle, II, 19; Smith, *Dictionary of the Bible*, t. II, p. 228; Ch. Pickering, *Chronological history of plants*, in-4°, Boston, 1879, p. 247.

par leur forme celles de la pomme de terre. Le fruit, quand il est mûr vers le mois de mai, est de la grosseur d'une prune ordinaire, et jaune orange foncé. Il est caché au milieu des feuilles comme un œuf d'oiseau dans son nid. La chair en est douçâtre et l'odeur n'en est pas trop désagréable, quoique celle de la plante elle-même soit fétide. Les Arabes croient que les mandragores excitent les sens jusqu'à la folie, d'où le nom de pommes du diable qu'ils leur ont donné¹. D'après Hétychius², on donnait à Vénus le surnom de *Mandrageritis*, et les fruits de la mandragore s'appelaient pommes d'amour. Platon, dans sa *République*, parle de la liqueur qu'on en tire comme d'une liqueur enivrante³. Dioscoride l'identifie avec la *kirkaia*⁴ ou plante de Circé, parce qu'on croyait que cette fameuse magicienne opérait ses enchantements à l'aide de cette plante merveilleuse. On se servait de la mandragore pour faire des philtres⁵. Josèphe en parle sous le nom de *baaras*

¹ Thomson, *The Land and the Book*, édit. 1881, in-8°, p. 240-241.

² Hétychius, *Lexicon, sub voce*, édit. Alberti, 2 in-f°, Liège, 1766, t. II, p. 535.

³ *De Republ.*, l. VI, édit. Didot, t. II, p. 107. Xénophon de même, *Banquet*, II, 24, édit. Teubner (*Scripta minora*), p. 79. Cf. ce qui est dit de la mandragore dans Estienne, *Thesaurus*, édit. Didot, t. V, p. 560-561.

⁴ *Κιρκία*. Dioscoride, IV, 76, p. 570. Le célèbre manuscrit de Dioscoride, écrit à Constantinople vers la fin du V^e siècle et conservé aujourd'hui à la Bibliothèque de Vienne, contient une miniature représentant Dioscoride occupé à la composition de ses ouvrages et faisant copier par un peintre la racine de la mandragore. Cette miniature a été reproduite par Visconti, dans son *Iconographie grecque*, Atlas, pl. 36; texte, in-4°, t. I, p. 289-304.

⁵ *Δοκεῖ ἡ ῥίζα φιλτρῶν εἶναι παντικῆ*. Dioscoride, dans *Medicorum*

comme d'une herbe magique, douée du pouvoir de chasser le démon¹. Elle jouit d'une grande célébrité chez tous les sorciers du moyen âge et on lui attribue toute espèce de vertus superstitieuses²; Shakespeare a fait plusieurs fois allusion dans ses drames aux propriétés qu'on lui attribuait³. Au siècle dernier, les marchands d'orviétan et de remèdes extraordinaires vendaient encore dans les foires et les marchés des images de mandragore que les paysans crédules achetaient comme des objets magiques⁴. Nous reproduisons ici⁵,

Græcorum opera, t. XXV, p. 570. Cf. le commentaire, t. XXVI, p. 605.

¹ *Bell. jud.*, VII, VI, 3.

² Voir Horst, *Zauberbibliothek*, sa dissertation spéciale sur les mandragores, avec la bibliographie, t. V, p. 321-346; t. VI, p. 277-310. Cf. *ibid.*, t. IV, p. 55 et Chwolson, *Die Ssabier*, t. II, p. 459, 725. Voir des exemples de ces superstitions dans Du Cange, *Glossarium*, édit. Didot, t. IV, p. 224; Littré, *Dictionnaire*, au mot *Mandragore*. C. Meyer, *Der Aberglaube des Mittelalters*, in-8°, Bâle, 1881, t. I, p. 62-63, 100. — Le peuple qui transforme souvent les mots, pour leur donner un sens qu'il comprenne, a fait de mandragore « main de gloire. »

³ *Antony and Cleopatra*, I, 5; *Romeo and Juliet*, IV, 3; *Othello*, III, 3, etc.

⁴ Horst, *Zauberbibliothek*, t. VI, p. 287. Cf. Frd. Kopp, *Palæographia critica*, t. III, Mannheim, 1829, p. 673-674.

⁵ D'après Horst, *Zauberbibliothek*, t. V, p. 320 et t. VI, p. 276. Calmet a aussi reproduit des images semblables dans son *Dictionnaire de la Bible*. Matthioli nous explique de la manière suivante comment on obtenait les figures et les poils de la mandragore : « Profecto vanum ac fabulosum est, quod Mandragoræ radices ferant quæ humanam effigiem repræsentent, ut ignarum vulgus et simplices mulierculæ certo credunt et affirmant... Quippe radices illæ, quæ humanam formam referunt, quas impostores ac nebulones quidam venales circumferunt, infœcundas mulieres decepturi, factitiæ

(Figure 122) une de ces images qui a appartenu à Hermann von der Hardt¹. Les mandragores n'ont pas perdu en Orient leur antique célébrité. Nous en avons vu qui imitent grossièrement des hommes et des femmes et qui sont en vente, comme une marchandise courante, à Antioche de Syrie, à Adana en Cilicie, etc.

Les *dudaim* ne sont nommés que deux fois dans la Bible, c'est-à-dire dans cet épisode de la Genèse et dans le Cantique des Cantiques². Les anciens traducteurs ont rendu ce mot par mandragore, mais les commentateurs modernes sont loin d'être d'accord pour lui attribuer ce sens³. Voici ce que dit à ce sujet Rosenmüller, citant Faber :

sunt ex harundinum, bryoniæ aliarumque plantarum radicibus. Sculpunt enim in his adhuc virentibus tam virorum quam mulierum formas, infixis hordei et milii granis, iis in locis ubi pilos exoriri volunt; deinde facta scrobe tamdiu tenui sabulo obruunt, quousque grana illa radices emittant, id quod fiet viginti ad summum dierum spatium. Eruunt eas demum et adnatas e granis radices acutissimo cultello scindunt aptantque ita ut capillos, barbam et ceteros corporis pilos referant. Hujus sane rei certam fidem facere possum, quod cum Romæ essem, impostorem quemdam circumforaneum... nobis curare contigit, qui... docuit et artem qua factitias sibi comparabat Mandragoras, quarum complures mihi demonstravit, asserens unam tantum interdum divitibus vendidisse quinque et viginti, nonnunquam etiam triginta aureis. » P. A. Matthioli, *Opera*, édit. de Francfort, in-f°, 1598, in Dioscorid., iv, 71, p. 759.

¹ Sur Hermann von der Hardt, voir ce que nous avons dit, t. II, p. 370-379.

² Gen., xxx, 14, 15, 16; Cant. viii, 13.

³ Les modernes y ont vu le lotus, le lis, la figue, le citron, la banane, le salep, la truffe, sans compter l'explication que nous allons exposer. Voir Smith, *Dictionary of the Bible*, t. III, p. 227; Privat-Deschanel et Focillon, *Dictionnaire des sciences*, 1864, t. I,



122. — Imaguncula alrunica.

*Ex utroque latere,
longitudinis et latitudinis mensura ad amussim observata,
secundum verum Originale, quod in summe rever:
atque doctissimi Domini Hermanni von der Hardt,
Cænobii Mariæbergensis Præpositi,
Græcæque et orientalis
Litteraturæ in inclitya Academia Julia Professoris
celeberrimi,
museo adservatur, delineata atque exsculpta.*

La raison pour laquelle on a accepté si facilement le sens de mandragore, c'est parce qu'on a cru que Rachel avait voulu s'en servir pour faire cesser sa stérilité et parce que les anciens avaient attribué cette vertu à cette plante. Mais la première supposition n'est ni démontrée ni vraisemblable, et la propriété que les champions de cette opinion attribuent à la mandragore est fabuleuse, bien mieux, elle ne paraît avoir d'autre fondement que la fausse interprétation de ce passage de Moïse¹. On ne voulait point que les mandragores fussent sans profit pour Rachel; par conséquent elles doivent avoir la vertu de procurer la fécondité, quoique.... tous les anciens soient unanimes à les considérer comme vénéneuses. Ce n'est pas encore assez; ces commentateurs leur accordent sans difficulté un parfum agréable, quoiqu'elles aient en réalité une odeur stupéfiante².

En conséquence, Rosenmüller soutient que les *dudaïm* sont une espèce de petit melon, appelé chez les Perses *distembujéh*. C'est par ce mot que la version persane de la Bible a rendu les *dudaïm* de la Genèse. Il croît en Syrie et en Égypte comme en Perse; il est très parfumé et juteux³, et les femmes du harem aiment à l'avoir entre les mains, comme le citron, à cause de sa bonne odeur.

p. 739; Gesenius, *Thesaurus linguæ hebrææ*, p. 325; Winer, *Biblisches Realwörterbuch*, 3^e édit., t. 1, p. 48; Eichhorn's *Repertorium für biblische und morgenländische Literatur*, Th. XI, 1782, *Etwas über's Hohelied*, p. 158-160.

¹ Ceci n'est pas exact, puisque les Grecs attribuaient la même propriété à la mandragore.

² Rosenmüller, *Das alte und neue Morgenland*, t. 1, p. 143-144.

³ Rosenmüller, *Das alte und neue Morgenland*, t. 1, p. 145-146.

Nous admettrons néanmoins, parce que cette opinion nous paraît plus vraisemblable, que les *dudaïm* sont les mandragores. Mais en acceptant cette interprétation, nous devons observer que les propriétés qu'on leur attribue, à l'exception de leurs qualités excitantes et narcotiques, sont purement fabuleuses. Les naturalistes et les voyageurs sont en complet désaccord au sujet de l'odeur qu'exhale cette plante, fétide selon les uns, agréable selon les autres. Mais du moins tous les observateurs sérieux reconnaissent qu'elle n'a nullement la puissance que lui attribue la crédulité populaire. « On cherche vainement, dit Granier, à expliquer pourquoi les anciens voyaient dans la mandragore la cause de certains prodiges éclatants; pourquoi ils la regardaient comme un philtre puissant et comme une herbe magique qui avait la propriété de rendre heureux celui qui la possédait, etc.¹ » Un médecin arabe, Luthfallah al-Halimi, qui avait étudié avec soin la mandragore, a aussi depuis longtemps affirmé que tous les usages extraordinaires auxquels on emploie cette plante sont vains et superstitieux², et un naturaliste de notre siècle, Bertolini, qui a consacré une monographie à la mandragore, déclare que tout ce que l'on dit des vertus magiques de cette plante est digne du

¹ Granier, *Dissertation botanique et historique sur la mandragore*, 1788; Privat-Deschanel et Focillon, *Dictionnaire des sciences*, p. 1621.

² B. d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot *Asterenk*, t. 1, p. 275. Aben-Ezra a aussi nié les propriétés aphrodisiaques attribuées à la mandragore, *Critici sacri*, 1698, t. 1, col. 682, 685, 697.

plus profond mépris¹. Tout ce que l'on peut admettre, c'est qu'elle a une vertu stimulante et soporifique².

Mais quelles que soient ou puissent être d'ailleurs les propriétés de la mandragore, il y a un fait certain, c'est que l'Écriture ne lui en attribue aucune. Si l'on a bâti une légende sur l'épisode de Rachel, l'Écriture n'en est pas responsable³. Il suffit de lire le récit sacré pour

¹ « Quæ de viribus magicis Mandragorarum veteres tradiderunt, circulatorum ad hæc fere tempora prædicarunt, mulierculæ crediderunt, ignorantia ignoscenda, derisione et contemptu curanda. Vide hæc de re Commentarium nostrum *de Mandragoris*, p. 5-7. » A. Bertolini, *Flora italica*, Bologne, t. II, 1835, p. 622.

² « Un miglio distante dal Villaggio di S. Giovanni in Montanis Judææ (au sud-ouest de Jérusalem) trovammo fra quelle Colline molte piante di Mandragore, che gli Arabi chiamano Jabrohak. La maggior parte di esse avevano i frutti maturi, i quali erano della grossezza di una piccola Melappiola, del color medesimo, molto rilucenti e di grato odore. Un Arabo, che con noi era, credè di farci una particolar finezza, scendendo da cavallo per coglierci diversi di quei frutti per presentarceli a mangiare; ma noi Europei non ci trovammo disposti a ricevere delle sue grazie, per l'opinione che avevamo, che esse potessero essere un sonnifero pregiudiziale alla salute. L'Arabo, che sapeva di avere operato verso di noi di buona fede, si adirò del nostro rifiuto... Egli frattanto se ne mangiò con particolar piacere sei o sette. Ci dissero poi i nostri Dragomani, che gli Arabi sono avidissimi di quel frutto per un certo brio, che ne ricevono dopo averlo mangiato, e perchè lo suppongono altresì atto alla generazione, ma che alla loro allegria avevano bene spesso veduto succedere una trista malinconia... Si raccontano della Mandragora varie favole, le quali ho trovate sparse anche per il Levante; ma di queste non ne faremo caso. » G. Mariti, *Viaggi per l'isola di Cipro e per la Soria*, ch. XVI (sans lieu), t. IV, 1770, p. 326-328.

³ Cette légende est devenue tellement populaire que des savants consciencieux, comme d'Herbelot, l'ont répétée, sans prendre garde qu'ils attribuaient au texte sacré ce qu'il ne dit nullement. « C'est

se convaincre que ce n'est que par l'interprétation la plus arbitraire et la plus fautive que l'on a imaginé que cette plante avait une vertu quelconque, d'après les paroles de Moïse. Saint Augustin, qui avait étudié la plante avec curiosité à cause de la mention qu'en fait la Genèse, avait parfaitement remarqué que le texte ne lui suppose aucune propriété particulière, mais nous dit simplement que Rachel en eut envie¹. Pourquoi la désirait-elle? Nous l'ignorons. Moïse ne nous dit même pas que Rachel en ait mangé le fruit. Les *dudaïm* pouvaient n'être qu'un simple bouquet de fleurs de mandragore, dont la beauté charma la sœur de Lia. *Omnes flores amabiles*, dit à ce sujet un commentateur². On croit que le mot hébreu signifie « amours, » et c'est peut-être à cette étymologie qu'on a rattaché les idées singulières qui ont eu cours sur la vertu de cette plante. Comme les Grecs la considéraient aussi comme une herbe aphrodisiaque, à cause sans doute de la ressemblance humaine qu'ils lui attribuaient, il est probable qu'après la conversion des païens au Christianisme, il y eut une sorte d'amalgame de la croyance grecque avec l'histoire biblique, d'où est résultée cette transformation fantaisiste

la même (plante), dit d'Herbelot, que Rachel désiroit qu'on lui cueillît à la campagne, pour se concilier l'amour de Jacob. » *Bibliothèque orientale*, au mot *Abrousanam*, t. 1, p. 72. Or, Rachel n'avait nullement besoin de se concilier l'amour de Jacob, et elle ne désiroit pas qu'on lui cueillît des mandragores à la campagne; elle voulait celles qui étaient déjà cueillies.

¹ *Contra Faustum*, xxii, 56, t. xlii, col. 435. On peut voir tout cet intéressant chapitre.

² Drusius, *Critici sacri*, t. 1, p. 690.

de l'épisode de la Genèse. Des commentateurs, d'ailleurs très recommandables¹, l'ont adoptée, il est vrai, mais ils ont fait dire à la Genèse ce qu'elle ne dit point.

¹ Voir Cornélius à Lapede, *Comm. in Gen.*, xxx, 14, édit. Vivès, t. 1, p. 299.